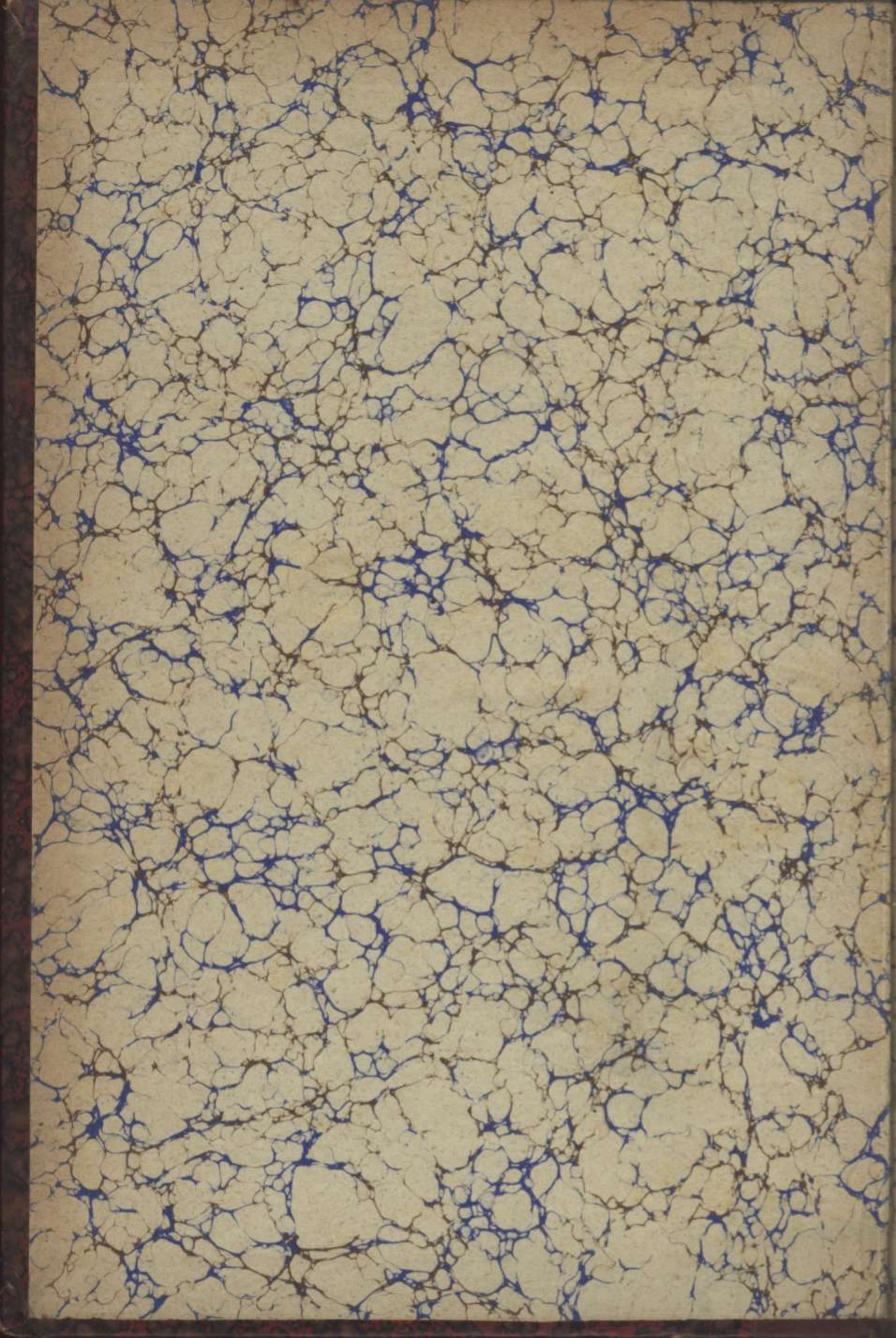
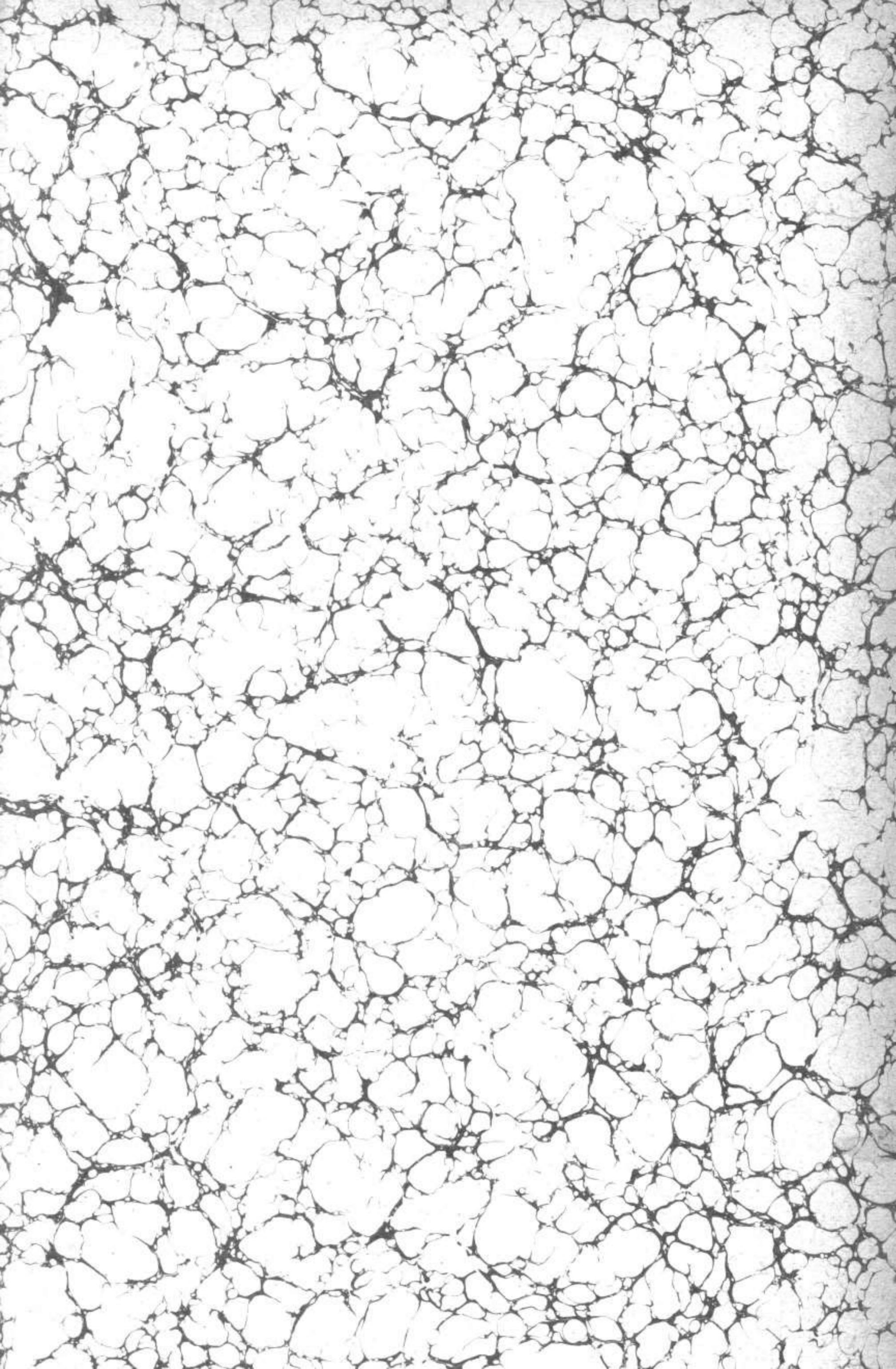


52





Q-552

Remitido de Sammur —

Gijón 9 de Abril del 898 —

S. de Soto Cortés,

LES ÉCUYÈRES

ANGERS, IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU

R. 11.2.65

LES
ÉCUYÈRES

SILHOUETTES ET CROQUIS
SAUMUROIS

A LA PLUME ET A LA CRAVACHE

PAR

HENRI FOLLAVOINE



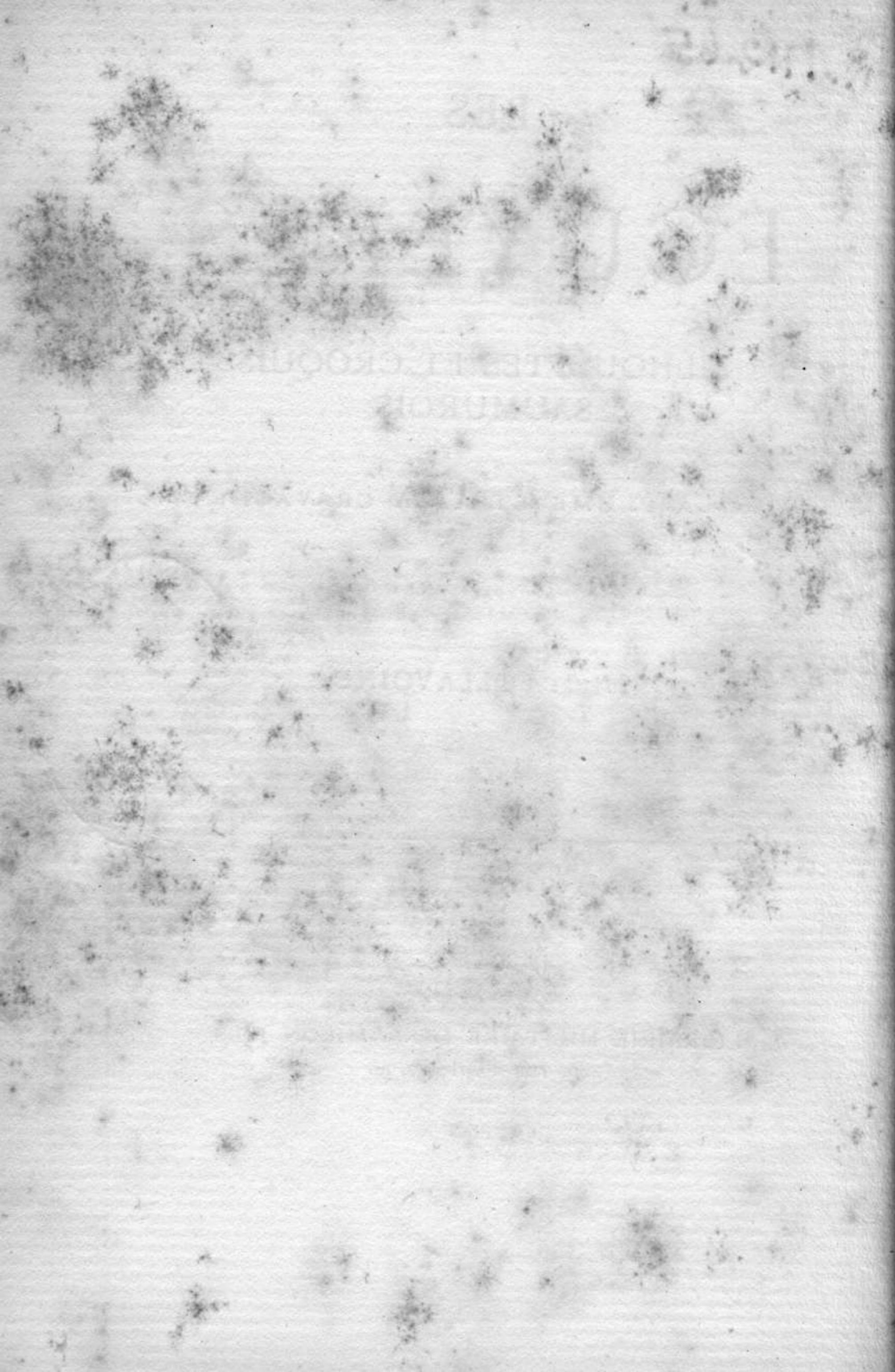
SAUMUR

LIBRAIRIE MILITAIRE DE S. MILON FILS

46, rue d'Orléans, 46

—
1888

4515 808704

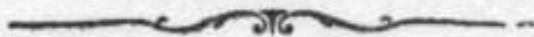


LES ÉCUYÈRES

PRÉFACE

Les amateurs de prose
Les liseurs de romans,
Les gens d'esprit morose
Qui trouvent assommants
Les vers et les poètes,
En ouvrant ce bouquin
De folles silhouettes
Vont s'écrier soudain :
« Des vers, chose futile !
« Nous avons, Dieu merci !
« Des livres d'autre style
« A potasser ici. »

Tout doux, Messieurs, que diable
Ne vous emportez pas ;
Mon livre est pardonnable,
On en peut faire cas.
Eh ! bien, faites-la moue,
Hommes si sérieux ;
Il est fait, je l'avoue,
Pour les esprits joyeux
Qui savent se distraire,
Et passer à propos
Du plaisant au sévère,
Comme a dit Despréaux.
Plus tard, je vous l'assure,
L'officier d'âge mur
Trouvant par aventure,
Dans quelque coin obscur,
Ce livre d'un autre âge,
Écrira tout ému sur la première page :
Souvenir de Saumur !



LES MOULINS

A H. de la Villeaucomte.

Molis moulins qui sur la crête
De vos plateaux étroits,
Semblez toujours faire la fête
Tournant tous à la fois ;
Dont la silhouette légère
Demeure légendaire
Au pays Saumurois ;

Quand je vois s'agiter vos ailes
Là-haut sur les coteaux,
Je rêve aux gentes tourterelles,
Aux heureux tourtereaux,
Qui s'en vont côtoyant la Loire,
Aimer, chanter..., et boire
Les vins blancs tourangeaux.

Joyeux moulins, pourriez-vous dire,
Sans trop être indiscrets,
Ce qu'on entend d'éclats de rire
Au pied de vos sommets ?

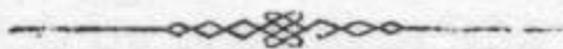
Combien de folles jouvencelles
Au-dessus de vos ailes
Ont jeté de bonnets ?

Non, car vous auriez pour complices
Les coins les plus charmants
Où pour abriter leurs caprices
Vont les couples d'amants.
Villebernier, Souzay, Dampierre,
Aurient bien trop à faire
S'ils comptaient leurs passants.

Mais entre vous, quand le vent passe,
Gaiement vous chuchotez,
En voyant de loin la grimace,
Les airs désappointés
De Monsieur Budan qui soupire ;
Car il est au martyre
Pendant les longs étés.

Sa clientèle s'éparpille :
Pour le narguer, les flots
Sous le clair soleil d'août qui brille
Ramassent les échos
Des chants joyeux, et sous sa porte
La Loire les apporte
Mêlés au bruit des eaux.

Et quand alors je vous vois rire
Sous le souffle du vent,
Vos ailes ont l'air de lui dire :
Ah ! Ah ! Monsieur Budan,
Chacun son tour, c'est légitime ;
L'hiver vous faites prime,
A d'autres maintenant !



CES DAMES

J'ai toujours aimé les petites femmes ;
En étant privé dans ma garnison,
Un affreux trou de cinq à six mille âmes,
Vous jugez pourquoi, perdant la raison,
Je courus bien vite auprès de ces belles,
Charmantes toujours, et jamais cruelles,
Qui peuplent Saumur en toute saison.

Chez laquelle aller ? Est-ce chez Suzanne
Dont l'aspect sévère impose au dehors ?
Irai-je frapper chez la folle Jeanne
Qui ne pouvant mieux, tasse sans remords
Tous les soupirants dans la même salle,
Sans souci du bruit, sans peur du scandale
Causé par leurs cris dans les corridors ?

On pourrait monter chez la noble Angèle
A qui l'âge en plus donne un certain poids ;
Matrone aujourd'hui, mais jadis très belle,
Possédant encore un gentil minois,
A tous nos aînés elle ouvrit sa porte ;

On ne compte plus, le diable m'emporte,
De ses jours passés les nombreux exploits.

Qui n'a pas connu ta brune frimousse,
Chère Morillon aux larges appas ?
L'air tendre et calin, la figure douce,
Qui vers Bérengère attire les pas ?
La taille élancée et la toison blonde,
Que, malgré les bruits mensongers du monde
Et des cœurs jaloux, Anna ne teint pas ?

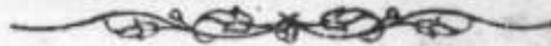
Et ce bon Trotteur au pied inusable
Qu'on voit à toute heure, errer en tous lieux,
Montrer aux passants, leste, infatigable,
Son profil rieur, l'éclat de ses yeux ?
Le cordonnier qui lui vend sa chaussure
A dû sûrement garantir l'usure,
Car on ne pourrait ailleurs trouver mieux.

Ah ! s'il nous fallait, dans la ville folle,
Compter sur nos doigts tous les oisillons
Qu'on voit voltiger autour de l'École,
On en formerait trente bataillons.
Sans parler encor du grand arrivage
Qui fait chaque mois changer, c'est l'usage,
Pour de plus nouveaux, les vieux cotillons.

Non, jamais Don Juan, malgré sa mémoire,
N'aurait pu garder la liste des noms

De tant de beautés qui se sont fait gloire
De montrer ici leurs plus blancs jupons.
Elles ont appris par cœur l'annuaire,
Tous les cavaliers ayant pour leur plaisir
Reçu sans compter les plus heureux dons.

C'est plaisir de voir tant que cela dure
De si beaux amours l'appétit gourmand,
Lorsque les cadeaux, de toute nature,
Pleuvent dans leurs mains surabondamment ;
Dîners, soupers fins, théâtre, voiture,
Choses en tout temps de fort bon augure,
Toutes pour devise ont : Tout pour l'argent.



VOILA L'PLAISIR. MESSIEURS

A M. G. Perrier.

Qui donc disait que l'on s'ennuie
Dans ce beau pays de Saumur ?
Du diable si durant ma vie
J'ai goûté plaisir aussi pur,
Émotions plus énivrantes,
Plus folles et plus palpitantes,
Qu'en ce coin de terre coquet
Qu'on appelle le Chardonnet.

Mes amis, je vous en supplie,
Rappelez-vous pour un instant
Ces doux récits de théorie
Transportant notre âme ravie
Sur ces carrés qu'on aimait tant.
Avez-vous gardé souvenance
De ce beau ciel humide et froid
Qui nous arrosait d'abondance,
Lorsque sur un rectangle étroit
Que limitait le piquet droit,

Nous trottions si bien en cadence,
En dédaignant sur nos coursiers,
De nous servir des étriers ?
Ah ! le bon temps ! la bonne chose !
Tout était gai, riant et rose ;
Comme tout nous paraissait bon
Lorsque jugulaire au menton
A travers les mares de boue,
Avant de nous caler la joue,
Nous allions d'un pas très actif
Faire à titre d'apéritif
L'exercice récréatif
Du cavalier à pied, sans armes !
En y songeant, je sens des larmes
Monter doucement à mes yeux.
Trouva-t-on jamais ennuyeux
Ces bons moments de somnolence
Passés ensemble le lundi
Salle Sénarmont vers midi ?
On attendait chaque séance
L'âme pleine d'impatience,
Chacun y courait à l'envi.

Ce n'était pas plaisir vulgaire
Certes lorsque ces bons rogneux
Nous entraînaient dans la carrière
Avec des bonds capricieux.

Quand le matin dans la poussière,
Après avoir bien galopé
On rentrait parfois éclopé,
Quel plaisir on avait à table
De voir un menu délicat,
Appétissant et délectable,
Très varié, très confortable,
Offrir à chaque nouveau plat
De quoi contenter l'odorat
Et le plus mauvais estomac ?
Sur la porte de sa cuisine,
L'air satisfait, le bon gérant
De ronde panse et bonne mine
Bénin, accueillait en entrant.

Que de mémorables batailles
Se livraient ensuite au café,
Où le liquide tarifé
Aidait encore aux funérailles
Des succulentes victuailles
Au ventre odorant et truffé !
On avait pour tout projectiles
Les dominos : c'était assez ;
Car à ce jeu les plus habiles,
Tacticiens intéressés,
Devant eux élevaient des piles
De soucoupes, de bocks tassés ;

Le tout sous forme de culotte.
Quand à la fin du mois la note
S'oubliait un peu... forcément,
On obtenait, grand avantage,
De vivre à part, gratuitement,
De goûter avec le potage
Le rata du gouvernement.

Dans l'après-midi d'ordinaire
Pour hâter la digestion,
On s'en allait d'humeur légère
Au cours de législation ;
Ou palpiter sur la tactique,
Ou s'attendrir sur l'allemand,
S'émouvoir avec la physique,
Ou mieux... sommeiller doucement.

Quoi que ce soit chose notoire
Qu'on ne riait pas tous les jours,
Surtout lorsqu'une guigne noire
Nous jouait mille et mille tours ;
Quand harassés, fourbus, sans force,
Il fallait cependant marcher,
Durcir et tanner notre écorce
Et sur les rogneux chevaucher,
Pourtant il faut bien nous le dire
Sans garder rancune au passé,

Tous ces ennuis qui font sourire
Quand leur souvenir émoussé
Revient plus tard à la mémoire,
Sont la barrière du chemin
Qu'il faut franchir avec entrain
Pour arriver au but : la gloire ;
A tous elle nous tend la main !



LA BROUSSAILLE

A M. de Pourtalès.

La mine toujours souriante
Vous l'avez souvent rencontré,
Sous sa paupière clignotante
Laisant luire un regard madré.

Pas difficile à reconnaître :
Son éternel cor en sautoir,
L'habit de chasse avec la guêtre,
Et la casquette en velours noir.

Tout cavalier qui se respecte
Rend toujours gracieusement
Le salut de façon correcte
Qu'il fait à tous très poliment.

Il fait sa cour avec aisance,
Vous prodiguant sans embarras
Des titres tout à fait régence
Flattant la vanité tout bas.

Avec lui toujours on est comte,
Ou duc, ou baron, ou marquis ;
Le bonhomme y trouve son compte,
Chaque titre est payé son prix.

Qu'avec un sourire on l'accueille,
Qu'on l'envoie ailleurs promener,
Ne craignez pas qu'il vous en veuille,
Il n'est pas homme à cramponner.

Jadis il fut dans l'opulence,
Cocher de fort bonne maison,
Qu'il quitta par indépendance
Aimant à changer d'horizon.

Depuis on le voit à toute heure
Devant l'École, à l'Union,
Et de son cor plaintif qui pleure
Attendrir la promotion.

Il ne peut jouer qu'en sourdine.
Pour nos oreilles c'est prudent ;
Ainsi le veut la discipline
Qui défend tout bruit discordant.

Mais par exemple aux jours de fête,
Quand toute l'École en rumeur
Aux courses ardemment s'apprête
A figurer avec honneur,

Dans la foule des équipages
Courant à travers les chemins,
Ont entendu les gais villages,
Vernantes, Verrie ou Varrains,

Le cor joyeux de la Broussaille
En habit rouge endimanché,
Redressant sa petite taille
Sur le siège d'un mail perché.

Son fin coup de langue résonne
A rendre jaloux maint piqueur,
Et tant qu'il a du souffle il sonne
Hallali, pour chaque vainqueur.

Sa longue barbe inoubliable,
Rôdant autour du Chardonnet
A l'École est indispensable,
Sans lui le cadre est incomplet.

Car il professe le brave homme,
Il est couru pour ses leçons ;
Le cor est pour un gentilhomme
Nécessaire en toutes façons.

Voilà pourquoi dans la nuit noire
On écoute été comme hiver,
Aux bords du Thouet ou de la Loire,
Le cor répéter un vieil air,

Entendu jadis à la chasse
Dans le silence des grands bois,
Écho du passé qui s'efface...,
Et l'on songe au temps d'autrefois !



A CHEVAL

A M. E. Lang.

Quand le monde m'ennuie,
Quand le spleen inhumain
Jette un voile de suie
Sur mon esprit chagrin ;
Quand de noires pensées
M'entourent harassées
De leur vol inégal,
Rien ne peut mieux distraire
Mon sombre caractère
Qu'une course à cheval.

Au diable la musique
Qui vous crispe les nerfs ;
Fi de la politique
Aux plumages divers ;
L'ambition étroite
Qui bêtement convoite
Quelque oripeau banal,
L'amour, les arts, la muse,

A la longue tout s'use,
Excepté mon cheval.

Je le selle moi-même
En lui causant tout bas ;
Comme je l'aime, il m'aime,
Et s'il ne parle pas,
De son grand œil sincère
Une lueur éclaire
Le regard amical.
Toujours franc et fidèle
Il vient quand je l'appelle,
Vrai Dieu ! le bon cheval !

De son maître il devine
La moindre intention ;
Doucement il chemine
Selon l'occasion,
Ou plein d'une ardeur folle
Il suit le vent qui vole
D'un galop sans égal ;
Quand sa noire crinière
Couvre sa tête altière,
Tudieu ! quel beau cheval !

Dans la forêt profonde
Nous allons tous les deux

Oublier de ce monde
Les bruits tumultueux ;
Vers les coins solitaires,
Des mousses séculaires
Le tapis colossal,
Au milieu du silence,
Adoucit la cadence
Du pas de mon cheval.

Pour pouvoir mieux entendre
Le murmure du vent,
Tour à tour fol ou tendre
Qui nous grise en passant,
Pour sentir la tempête
Envelopper ma tête
De son souffle infernal,
Parmi les hautes herbes
Pour voir les bonds superbes
De mon ardent cheval,

Nous gravissons la pente
Conduisant aux plateaux ;
Car là-haut, la tourmente,
Mieux qu'au pied des coteaux,
Fait courber les bruyères
Qui frôlent familières
La nappe de cristal

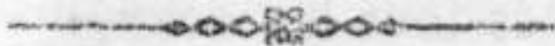
De mainte et mainte source,
Que trouble dans sa course
Le pas de mon cheval.

L'onde en pluie, en rosée,
Jaillit autour de nous ;
Chaque goutte irisée
Brille sur son poil roux
Sans ternir sa crinière
Comme fait la poussière
Là-bas au fond du val ;
Et sa fraîcheur humide
Ranime plus rapide
L'élan de mon cheval.

Bien souvent sur la cîme,
Arrêtés tous les deux,
Voyant comme un abîme
Vers l'horizon brumeux,
Se dérouler les plaines,
Immenses et lointaines ;
De notre piédestal
Contemplant cet espace
Où tout ce qui vit, passe
Au pied de mon cheval,

Je laisse mes pensées
Prendre leur vol soudain

En courses insensées
Sans repos et sans fin ;
Je rêve avec ivresse
De me sentir sans cesse,
Par quelque vent fatal,
Coureur que rien ne lasse,
Emporté dans l'espace
Au galop d'un cheval.



SANS VARLET, N'ÉCUYER

A M. de Puisaye.

BALLADE

Un soir, trois nobles damoiselles
Chevauchant doucement,
Chantaient joyeuses villanelles
Et devisaient entre elles
Et d'amour et d'amant.
En effeuillant des pâquerettes,
Au gré de leur coursier,
Toutes les trois erraient seulettes
Sans varlet n'écuyer.

Aucun bruit ne courait les plaines,
Ni les prés, ni les bois ;
N'ayant au cœur soucis ni peines,
Les gentes châtelaines
De leur plus fraîche voix
Emplissaient l'ombre des charmilles,
Causant sans s'effrayer,

Alertes et rieuses filles
Sans varlet n'écuyer.

Voilà qu'au fond de la vallée,
Le bruit lointain du cor
Parfois s'entendait par volée
Dans la nuit étoilée
Et prenait son essor.

Trois seigneurs au retour de chasse,
Sur leur bon destrier
Galopaient dévorant l'espace
Sans varlet n'écuyer.

Mais soudain au tour de la route,
Le pas des palefrois
S'arrête, et chacun d'eux écoute
La forêt s'emplier toute
D'harmonieuses voix.

« Vrai Dieu, Messires, par saint Georges,
« Là-bas dans le hallier,
« Dirait-on pas trois rouges-gorges
« Sans varlet n'écuyer ?

« Or ça pour finir la soirée
« Il faut les dénicher
« Et de chaque belle égarée
« Faire sa fiancée :
« Son nons le débucher. »

Ils s'en vont mettre pied à terre,
Et chaque cavalier
S'avance alors avec mystère
Sans varlet n'écuyer.

Las ! les voix ne chantaient plus guère
Lorsque sans s'étonner,
Les seigneurs à l'allure fière
Traînant l'éperonnière
S'en vinrent s'incliner.

Mais se couvrant de leurs mantilles
Sans même sourciller,
S'enfuirent les trois belles filles
Sans varlet n'écuyer,

Lors commença preste poursuite
Jusque vers le manoir ;
Rien ne servit courir si vite
Car pour cacher leur fuite
Le ciel n'était point noir.
Adonc sans se perdre de vue,
Au seuil hospitalier
Elles arrivent l'âme émue
Sans varlet n'écuyer.

Mais chacun suit sa damoiselle
Et la prend par la main ;
Puis la cloche de la chapelle

S'agite en sa tourelle,
Éveille un chapelain :
« Descendez à l'autel, mon père,
Venez nous marier ;
Dieu le veut, nous le pouvons faire
Sans varlet n'écuyer. »



SERVICE EN CAMPAGNE

A Madame Homelette

Mes amis, le jour se lève,
Il nous faut en faire autant,
Interrompre un joyeux rêve
Et déloger à l'instant.
Si la tristesse vous gagne
En sautant à bas du lit,
Tout à l'heure la campagne
Éveillera votre esprit.

Dans la brise matinale
Qui donne un léger frisson,
On sent le parfum qu'exhale
L'aubépine en floraison.
Les chevaux dressent la tête
Et piaffent avec ardeur ;
All right ! commençons la fête,
Cheveux au vent, joie au cœur,

THÈME

En passant dans les villages
Eveillés au jour naissant,
Aux filles folles ou sages
On dit bonjour en passant.
En les voyant sans corsage,
Les cheveux flottant au vent,
On se dit : C'est bien dommage
De ne pouvoir un instant

Les aider à leur toilette,
Leur donner un coup de main,
Et manger une omelette
Chez l'aubergiste voisin.

A partager la dînette
On pourrait les inviter,
Et faire un brin de causettes...
Voire un peu les becqueter.

Mais, hélas ! l'arrière-garde
Ne nous permet pas toujours
De mener à la hussarde
Ces passagères amours.
Il faut suivre la colonne
Qui s'en va toujours grand train,
Et d'ailleurs l'Angelus sonne ;
Il est trop tard ce matin.

OPÉRATIONS

Envoyez une patrouille
Reconnaître Champigny ;
Qu'avec soin on cherche, on fouille :
On vient d'y voir l'ennemi.
— Attention ! un indice !
Eh ! les amis, approchons,
On conclut un armistice
Au bruit joyeux des bouchons.

Partez en reconnaissance
Du côté de Rou-Marson,
Sans que de votre présence
On puisse avoir un soupçon.
— En fait de ruses de guerre
J'ai toujours été calé ;
Je vais mettre pied à terre
Chez ce fermier isolé.

J'enverrai vers le village
Prendre mes renseignements
Par un moutard. — Quel tapage
L'ennemi fait là-dedans !
— Messieurs ! je suis de la fête ;
Je rédige mon rapport :
« Rou — sécurité complète. »
Parbleu ! nous sommes d'accord !

Il faut mettre une vedette
Dans le moulin des Cordeaux.
— Meunier vite, une omelette.
Petit, tiens-nous nos chevaux.
La meunière se trémousse,
Coupe le pain, bat les œufs.
La faction sera douce,
Nous n'en veillerons que mieux.

Un service d'avant-postes
Vers le Sud-Est de Brézé.
— Nous y porterons des toastes
Au chef si bien avisé
Qui, pour place de bataille
Nous désigne, quel bonheur !
Le côteau de la Ripaille !...
Ce qu'on va lui faire honneur !

—

CRITIQUE

Le peloton d'avant-garde,
Tout à fait mal éclairé,
Sans se mettre assez en garde
Trop loin s'est aventuré.
— D'accord ! mais à qui la faute ?
Les éclaireurs, il est vrai,

Sont, en descendant la côte,
Tombés chez Rousse à Souzay.

Un escadron, chose grave,
A laissé prendre Courchamps.

— Il venait de Belle-Cave,
Où l'on fit halte longtemps.

— Puis un poste à la cosaque
S'était par trop dégarni.

— Pas étonnant, car l'attaque
Se faisait à Champigny.

Deux cavaliers sur Allonnes
Se sont trompés de chemin.

— Impossible ! deux luronnes
Les conduisaient par la main.

— Le cantonnement d'Artannes
Était étendu trop loin :

— Je crois bien ! les paysannes
Nous le faisaient dans le foin !!!



LA LÉGENDE DES SIÈCLES

MORCEAU INÉDIT DE VICTOR HUGO

A M. R. d'Auteroche.

LA CULOTTE NOIRE

Don Carlos, entrant dans l'armoire de dona Sol au moment où Hernani arrive chez cette dernière, y retrouve une vieille culotte noire, qu'il a portée jadis à l'école de cavalerie de son pays. Plein d'émotion devant ce vêtement, confident intime de ses premières joies et de ses premières douleurs, il monologue en ces termes :

Ma culotte, pardon !... Dans ce trou délaissée
Les mites ont rongé ton étoffe froissée ;
Tu t'indignais sans doute en cet isolement,
Toi qui fus mon bonheur dans le commencement.
Ma culotte est ici ! — Comment donc, sombre ar-
Peux-tu laisser moisir cette culotte noire, [moire,
De ma cuisse jadis moulant élégamment
La forme, mais... depuis j'ai maigri diablement.
C'était un beau spectacle à ravir la pensée
Quand, toute neuve encor, sans être rapiécée,

Je t'enfilais avec la botte au plat talon,
La botte d'Etchepar, vierge de l'éperon.
— Écuyer ! écuyer ! être écuyer, ô rage !
Et ne pas l'être, quand on s'est vu, c'est dommage,
Sur le point de porter autrefois ce chapeau
Remisé sans espoir dans l'oubli, — vil tombeau !
Oui, oui, ce chapeau-là, cette culotte noire,
De nos grands écuyers ont résumé la gloire,
Fécondant l'un et l'autre en un mystique hymen
L'accord des aides et la descente de main.
Oh ! quel destin ! — Pourtant, de ce fameux cortège
Nous n'avons que des noms inscrits dans un manège.
Quoi donc ! avoir rêvé devenir écuyer ;
Dans les piliers avoir sauté sans s'effrayer ;
Avoir bondi souvent par-dessus l'encolure
D'un canasson hargneux, sans cris et sans murmure,
Avoir à tour de bras cogné sur Jacques-Deux,
S'être écorché souvent aux panneaux anguleux
De la selle carrée, et pour gloire dernière,
Retrouver dans un coin, couverte de poussière,
Cette pauvre culotte aux fonds usés, blanchis,
Aux mollets déformés, aux genoux avachis !
— Galopez à travers le steeple Richepanse,
Apprenez à savoir tomber avec aisance,
Multipliez les coups de sabre au mannequin,
Faites-vous adorer du sexe féminin,
Sachez par cœur les dix volumes d'ordonnance,

Savez-vous ce qu'un jour il en reste ? ô démente !
Cette culotte ! Et du titre et du nom triomphant,
Pas de quoi recouvrir les fesses d'un enfant...
— Elle est percée à jour !... — O gloires du manège !
Si haut que soit le but que notre orgueil assiège
Voilà le dernier terme ! — Ah ! c'était le beau temps :
On voyait tout avec ses deux yeux de vingt ans ;
On savait rire encor ; on allait à Verrie
Faire voir aux pékins ce que c'est qu'un ralliye ;
Londres, l'Anjou, la Paix, dans leurs recoins profonds
Cachaient un tête-à-tête avec de blancs jupons,
Filles sans préjugés, aux visages suaves ;
Le père Rousse ouvrait les portes de ses caves ;
La Loire apaisait sous l'aviron des canots
Le cours tumultueux de ses rapides eaux ;
La Broussaille agitait sa vieille barbe grise,
Semblable à celle de Charlemagne, ou Moïse,
Et la culotte noire, et le petit chapeau,
Imité de celui qui vit à Marengo
Bonaparte enlever l'éclatante victoire,
Se créaient doucement un chemin vers la gloire !...

Lorsque pour conquérir notre premier galon,
Quand je suis arrivé, — rien moins que fanfaron —
Et quand je me suis vu dans cet amphithéâtre,
Froid en hiver, trop chaud en été, peu folâtre ;
Lorsque j'ai calculé les heures et les jours,

Le nombre de chevaux à monter, et les cours
Se suivant sans repos, sans relâche et sans trêve ;
Hurlant de ne pouvoir nous mettre tous en grève,
Ayant un compte ouvert chez mille fournisseurs,
Cent colles à lasser les plus durs professeurs,
Le sauteur à grimper, ô ma pauvre culotte !
La voltige, l'histoire et le mess, ô gargotte, [geois
Vingt rogneux, dont un seul fait peur à vingt bour-
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois,
Je t'ai crié : « Par où faut-il que je débute ? »
Et tu m'as répondu : « Mon fils, par la culbute !!! »

A M A M I E

A Mademoiselle Eugénie B.



Tant qu'on entendra le murmure

De l'eau sous les ponts ;

Tant que gaiement à l'aventure

Là-haut sur les monts

Tournera la frêle voilure

Des moulins fripons ;

Tant que sur les bords de la Loire

Verdiront les prés,

Tant qu'on verra, tu peux m'en croire,

Les cieux empourprés

Au jour naissant teindre la moire

Des flots diaprés ;

Mignonne, j'aurai souvenance

De maint heureux jour

Dont n'avait plus accoutumance

L'humble troubadour,

A qui tu portas allégeance

Par ton cher amour.

Quelque soit le bord où me pousse
Le vent du destin ;
Quoi que j'y trouve : abri de mousse,
Ou ciel incertain ;
Qu'on m'accueille ou qu'on me repousse
Au seuil du festin,

Je verrai toujours ton sourire
Sous tes blonds cheveux
Voltiger sans cesse, et me dire
Nos premiers aveux.
Lorsque l'on sait aimer et rire
On sait être heureux ;

Je sais t'aimer ; toi, ma mignonne,
Tu ris aux éclats
Sans souci de l'heure qui sonne,
Tu ne l'entends pas.
Ton cœur est gai, ton âme est bonne,
L'amour suit nos pas.

FIN



Este - *Hippica extemporanea*

7-3 = n.º 19

